

Au pied du mur
Stanislas Walter LeGrand

Raymond Bertin

Number 129 (4), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2008). Review of [Au pied du mur : *Stanislas Walter LeGrand*]. *Jeu*, (129), 12–13.

RAYMOND BERTIN

Au pied du mur

Après ses pièces pour adultes, *Floes* et *Titanica*, qui ont marqué la nouvelle dramaturgie par l'amalgame baroque d'univers disparates et la richesse d'une langue maîtrisée mêlant poésie, lyrisme et réalisme, l'auteur Sébastien Harrisson offre aux jeunes publics des œuvres étonnantes, à la fois audacieuses et déstabilisantes, mais efficaces. Ce fut le cas de *D'Alaska*, créée par le Théâtre Bluff en 2007 et qui, poursuivant sa route en tournée, récolte, semble-t-il, un beau succès auprès des adolescents, touchés par le mélange d'humour et de révolte porté par les mots, parfois crus, parfois plus évocateurs. Avec *Stanislas Walter LeGrand*, qui s'adresse aux préados – les 8 à 12 ans –, nous entrons dans un tout autre registre, plus feutré, intimiste, où la rébellion du jeune héros pourrait le pousser droit dans le mur de l'incompréhension, de la solitude, de l'indifférence.

La métaphore du mur est ici au centre de l'action, comme au centre de la scénographie conçue par Paul Livernois pour cette production de l'Arrière Scène. La lumière frôle ou glisse subtilement sur sa surface, ou l'éclaire de l'intérieur, produisant des effets de transparence : ces éclairages signés Claude Cournoyer, arrimés aux éléments musicaux arabisants de Pierre Labbé, contribuent à faire de l'imposant mur texturé placé au centre de l'aire de jeu une véritable œuvre d'art, vivante, sensible, tactile, d'où émane une certaine sensualité. Ce n'est pas ce que l'on peut attendre, généralement, d'un mur : celui-ci se distingue par la vie qu'il renferme. Mais commençons par le début.

L'histoire, la grande et la petite

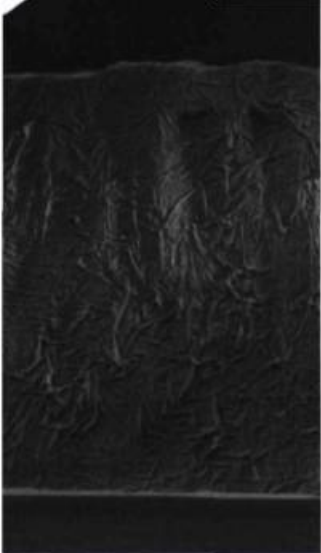
Stanislas est un garçon de 7 ans – l'âge n'est cependant mentionné qu'en didascalie, et le personnage joué par Simon Boulerice fait assurément un peu plus vieux – qui débarque de son lointain Canada dans un pays en reconstruction, quelque part au Moyen-Orient. Il y rejoint un vieil homme, médecin anglophone, qu'il dira être son « esclave » et traitera avec le mépris que le mot appelle. Malgré l'accueil affable que le vieil excentrique lui réserve, essayant de lui vanter la beauté de la ville millénaire et du désert qui l'entoure, Stanislas oppose un silence buté, puis un ton sans réplique, se refusant à toute affectivité, à toute velléité d'amitié. Jusqu'à ce qu'une voix dans le mur lui adresse la parole...

Une voix d'enfant l'interpelle. Une voix qui l'intrigue au début et qu'il rejette, ne voulant trop y croire. Mais l'autre insiste et devient la seule présence à qui Stanislas



Stanislas Walter LeGrand

TEXTE DE SÉBASTIEN HARRISSON. MISE EN SCÈNE : SERGE MAROIS ; SCÉNOGRAPHIE : PAUL LIVERNOIS ; CONCEPTION MUSICALE : PIERRE LABBÉ ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE COURNOYER ; COSTUMES : GEORGES LÉVESQUE. AVEC SIMON BOULERICE (STANISLAS), RICHARD FRÉCHETTE (LE VIEIL HOMME) ET GABRIEL LESSARD (LA VOIX D'ENFANT ARABE). PRODUCTION DE L'ARRIÈRE SCÈNE, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 9 AU 27 AVRIL 2008.



peut confier ses pensées, son désarroi. On comprendra ainsi que sa mère est morte et que le vieux médecin n'a rien pu faire pour la sauver. On saura bientôt, en même temps que Stanislas, que le vieux est nul autre que son père, à qui sa mère, se mourant du cancer, a dû retourner le garçon. Ce qui ne va de soi ni pour l'un, qui n'a plus l'âge d'être un père – il était déjà vieux lorsqu'il a rencontré cette femme amoureuse –, ni pour l'autre, qui se retrouve déraciné dans un pays avec lequel il n'a aucune affinité.

Nouant peu à peu, bien qu'à contrecœur, des liens avec la voix à l'intérieur du mur, Stanislas apprend que l'enfant arabe fut emmuré vivant au XI^e siècle durant une guerre et qu'il porte en lui la mémoire de mille ans de souffrance et d'espoir, ceux des hommes, des femmes et des enfants de son pays. Ce récit d'horreur trouble Stanislas, qui, pris de fièvre, ne sait plus s'il s'agit d'un cauchemar ou de la vérité. Au même moment, la terre tremble sous l'assaut des bulldozers qui approchent de jour en jour : on rase peu à peu le quartier pour construire un hôpital ; le mur sera abattu et la mémoire de l'enfant arabe, anéantie avec sa voix.

Stanislas Walter LeGrand de Sébastien Harrisson, mis en scène par Serge Marois. Spectacle de l'Arrière Scène, présenté à la Maison Théâtre au printemps 2008. Sur la photo : Richard Fréchette (le vieil homme) et Simon Boulerice (Stanislas). Photo : François Gélinas.

Partir ou rester ?

Le metteur en scène Serge Marois a opté pour une approche dépouillée, s'appuyant essentiellement sur le texte et le jeu des comédiens, et les exploitations visuelles du mur. Parmi celles-ci, le fait de faire apparaître furtivement, lorsqu'il parle, des parties du corps (nu) de l'enfant arabe, s'il paraît audacieux, répond à certaines allusions sensuelles du texte : « STANISLAS – Tu es où ? LA VOIX D'ENFANT ARABE – Là/ Humble et nu/ Devant toi »¹, puis : « LA VOIX D'ENFANT ARABE – Dès que tu t'es adossé/ Je t'ai reconnu/ Grâce à ton parfum... » STANISLAS – Mon parfum ? LA VOIX D'ENFANT ARABE – Oui/ Qui mélange la vanille/ Et le sel lointain de la mer (*Stanislas, de plus en plus troublé, fait quelques pas pour s'éloigner du mur.*) Et j'ai reconnu le froissement/ Aussi/ Celui tout délicat/ Que ton corps fait/ Quand il bouge² ». Fallait-il souligner ces aspects du texte ou les escamoter ? Si la thématique homosexuelle hante les œuvres de Sébastien Harrisson, elle n'est certes pas centrale ici, à peine effleurée, et on peut se demander ce que les jeunes spectateurs ont pu saisir de telles allusions.

Quoi qu'il en soit, le trouble émotionnel, la communication difficile entre les personnages en présence, et l'apaisement progressif des angoisses de Stanislas à travers les dialogues respectifs qu'il entretient avec l'enfant emmuré et avec son père, retiennent davantage l'attention du public. Les comédiens, Simon Boulerice, au jeu hésitant entre enfance et adolescence, et Richard Fréchette, en vieil anglophone cassant son français de façon pas toujours fluide, distillent un peu de sympathie à l'atmosphère sombre de la pièce. Gabriel Lessard, qui « campe » la voix de l'enfant arabe, y injecte la part sensuelle. Mais, comme souvent chez Harrisson, la force des mots qui changent les destins ressort comme l'élément le plus vital de la représentation. Ce qui nous donne à penser, à la fin, que Stanislas choisit, contre toute attente, de rester au pays lointain, pour apprendre à vivre avec son père. ■

1. *Stanislas Walter LeGrand*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2008, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 16.